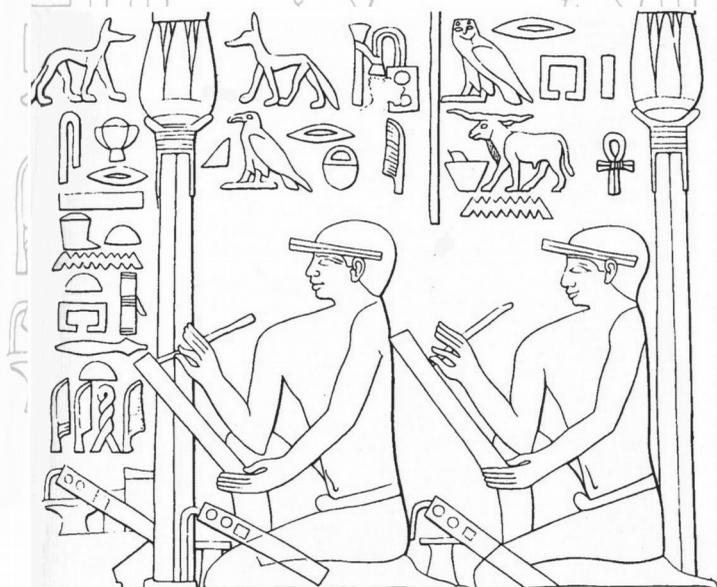


Homo Economicus

Pulsions et passions du
sujet contemporain

Gilles Herlédan



Des Sources et des Livres

Des Sources et des Livres

Homo economicus
Pulsions et passions du sujet contemporain

Gilles Herlédan

Introduction

« Que nous arrive-t-il aujourd'hui dans nos sociétés avancées ?¹ ». C'est un psychanalyste – Jean-Pierre Lebrun – qui s'interroge. Il mesure la complexité non seulement des réponses envisageables... mais aussi celle de la question !

Une telle interrogation suppose cependant une orientation de l'intention, du regard et de l'oreille. De fait, le psychanalyste semble ici enclin à supposer que sont à l'œuvre des « changements » aux effets exclusivement tératogènes par leurs « conséquences sur les subjectivités ».

Ces changements affectent « la technologie, le droit, la médecine, l'éducation, la culture, l'économie, la vie sexuelle » et, à l'évidence, sont jugés aussi nouveaux que mauvais. On devine que les exemples ne manquent pas dans lesquels l'inflation des écrans supprime les relations de simple voisinage ; la judiciarisation des moindres contrats a discrédité le *tope-là* du marché scellé d'un coup de ratafia² ; de même, la distance entre le médecin et le patient semble devenir si grande que le *trou* de l'assurance maladie finit par s'y loger à son aise. Les plaintes sont encore plus vives quand il s'agit d'envisager ce qui se passe en matière d'éducation à propos de laquelle il est constamment fait état de la démission des parents face aux exigences des enfants et de l'incurie de l'École ; la culture est jugée perdue dès lors qu'elle n'est plus académique ou élitiste ; la vie sexuelle est, quant à elle, devenue le lieu du mar-

¹ Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007. Les citations de cette introduction sont tirées des toutes premières pages du livre pour ce qui concerne les constats et des dernières pour la perspective des solutions possibles.

² Mot [...] peut-être issu de la formule latine *rata fiat* (conventio) parce que cette formule, accompagnée d'un toast [...], se serait prononcée à l'occasion d'un marché conclu. (Source CNRTL, CNRS)

ché des corps dans la pornographie ou le simple vagabondage des errances de pulsions sans limites.

Or, ces limites ne semblent plus pouvoir être données par deux sources jusqu'à maintenant incontestées : l'expertise et le principe d'autorité. En effet, « aucun jugement élaboré n'a plus vraiment droit de cité » car tous les avis sont devenus légitimes et les gouvernants eux-mêmes sont astreints – pour être réélus – à ne pas mécontenter leurs électeurs par un programme « qui ne serait pas en phase avec l'opinion publique ».

À supposer – mais cela mériterait un long examen où l'historien et l'anthropologue auraient leur part toute entière – que ces faits soient si nouveaux et massifs qu'ils constituent, en effet, une sorte de mise en péril de toutes les institutions de la société à laquelle nul n'est préparé : c'est alors la question de la nature et de la persistance de « l'économie psychique » des être humains qui est posée. Est-elle menacée ou la cause de la menace ? Le subjectif prime-t-il sur le social ? En somme, il serait nécessaire de trouver une sorte de restauration morale de l'occident, mais il n'est pas non plus possible d'exonérer l'organisation de la société d'une responsabilité des maux qu'elle dénonce... quand, par ailleurs, elle ne les promet pas au nom du pragmatisme, des lois du marché et de la modernité !

La réponse de Jean-Pierre Lebrun à ces interrogations est heureusement complexe, nuancée et appelle à la réflexion. Toutefois, au bout du compte, c'est la barque du sujet qui apparaît plus lourdement chargée d'obligations que celle de la société.

Pour remédier aux défaillances sociales « il faut avoir recours à ce que nous pouvons appeler, cette fois, *la nouvelle responsabilité du sujet*. [...] C'est à lui seul désormais d'engager sa singularité pour faire émerger ce fait incontournable que continue d'exister le Loi à laquelle nous sommes tous soumis [...] C'est au sujet de réins-

crire ce qu'il doit au collectif. C'est à lui de faire les distinctions qui s'imposent pour faire objection à la grande confusion qui s'est installée. Telle est la responsabilité supplémentaire à laquelle l'enjoint le défi de la modernité en ces temps dits postmodernes ».

Si le cap est donné, qui possède voiles et avirons ? Faute de la savoir vraiment, le risque est grand de sombrer dans la dépression dont les dénonciateurs de la décadence et du déclin bercent nos esprits mais ne manquent pas de faire leurs choux gras – toujours un petit *plus-de-jour* à récupérer – dans les médias.

Pour notre part, nous rejoignons plutôt l'orientation freudienne – que Pénélope n'aurait pas reniée – et qui consiste à toujours tisser le *Kulturarbeit*, le travail de civilisation, fût-ce en le détricotant quand il le faut par la critique, au moment où nous devons penser à nouveaux frais l'articulation du singulier et du collectif.

Les Uns et les Autres

La question du rapport de l'individu à ses pairs ou à la société a toujours été présente dans la théorie et la clinique psychanalytiques.

En premier lieu, les symptômes névrotiques affectent les relations que le patient entretient avec ceux dont il est responsable ou dont il dépend, de même l'ensemble de ses rôles sociaux en est affecté. Les troubles psychotiques mettent parfois en péril toute possibilité de partager l'existence commune avec autrui. La psychanalyse est ici sollicitée comme discipline médicale et théorie du psychisme.

Les causes de ces difficultés apparaissent aussi liées à des circonstances où les parents par leurs exigences, leurs comportements plus ou moins « compétents » ou justement exigeants, ou l'expression inadéquate de leur vie fantasmatique ont imposé à l'enfant – futur patient – des contraintes pathogènes. Sous ces angles, la psychanalyse semble ne pas être éloignée des préoccupations de la pédagogie, de l'éducation et même leur apporter des éclairages.

Enfin, Freud note aussi que les exigences de la société semblent parfois aller à l'encontre des besoins des individus. Par exemple, les limites de la civilisation contemporaine à l'égard de la satisfaction sexuelle ou de l'agressivité lui paraissent à la fois nécessaires, mais peu à la mesure du commun des mortels. Les grandes créations de la culture ne cessent d'osciller entre des pôles de liberté et de contrainte, d'en appeler à l'amour de l'humanité ou à la haine des plus infimes différences, à exalter les fonctions du despote ou à vouloir la démocratie. La psychanalyse ne peut ignorer ces constats proprement politiques³.

³ Sur ces points, citons à titre d'exemple quelques textes « historiques » de la psychanalyse. À propos de Freud « médecin » et théoricien du psychisme : *Les*

En proposant dès le milieu des années cinquante que « l'inconscient c'est le discours de l'Autre⁴ », Lacan rappelle avec force que le plus intime du sujet ne peut être conçu sans l'existence d'un discours tenu ailleurs qu'en son for intérieur. Il n'y a pas de sujet de l'inconscient hors du langage. La notion de discours sera ensuite systématisée pour donner le mathème des *Quatre discours*⁵. Chaque discours est un *lien social* qui détermine un mode d'énonciation spécifique pour le sujet. Au total, aux yeux de Lacan, c'est le désir lui-même qui est articulé à l'Autre : « Le désir de l'Homme, c'est le désir de l'Autre.⁶ »

En considérant ces quelques exemples qui peuvent être rencontrés chez différents auteurs, il apparaît que la psychanalyse ne peut pas faire l'impasse, dans sa théorie comme dans les conditions de son exercice, de l'importance des faits de civilisation où elle se produit et auxquels – qu'elle le veuille ou pas, le sache ou pas – elle contribue, « même au titre d'y protester » comme le signalait Lacan dans *Télévision* en 1973.

études sur l'hystérie, Les trois essais sur la théorie de la sexualité, Au-delà du principe de plaisir. Freud « pédagogue » : « Le petit Hans » dans les *Cinq psychanalyses* et les questions âprement débattues entre sa fille Anna et Mélanie Klein à propos de l'éducation et des rôles parentaux. Freud et la « politique » : *Psychologie collective et analyse du moi, Le malaise dans la civilisation, Moïse et le monothéisme.*

⁴ Jacques LACAN, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite » (1954), in *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 379.

⁵ Lacan met en évidence le *discours du maître* dont l'agent est un signifiant instituant un ordre – comme dans les structures de la parenté et les différentes hiérarchies ; le *discours de l'hystérique* conteste le discours du maître sans cesser de s'y référer, en marque les failles, dénonce ses conventions et l'ordre qu'il établit – « qui t'as fait roi ? » ; le *discours de l'université* en appelle au savoir pour fonder le lien social au nom de la Raison et finalement de la Science. – par exemple en discréditant la politique au nom de lois de l'économie ; le *discours de l'analyste* se distingue des trois autres et s'effectue au « un par un » auprès d'un analyste par un sujet qui ne trouve pas dans l'institué (par exemple : les lois de la sexualité), le savoir (médical) et la revendication réduite en plainte (le symptôme) les moyens imaginaires de durablement « céder sur son désir ».

⁶ Jacques LACAN, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), in *Écrits*, op. cit., p. 628

Il apparaît légitime d'examiner si la civilisation occidentale contemporaine a changé de telle sorte que, dans un mouvement qui s'accélère et s'amplifie – notamment par des transformations dans les domaines de la politique, des rôles sociaux et des processus d'éducation –, celle-ci impose ou génère une évolution des lois fondamentales que la psychanalyse reconnaît comme essentielles pour permettre l'émergence du sujet humain.

Dans cette perspective, en 2002, le psychanalyste Charles Melman écrit : « serons-nous capables de préserver ce qui est la caractéristique de l'humanité, c'est-à-dire la possibilité de l'analyse, de la réflexion et du choix des conduites dans une mutation culturelle qui se présente comme très impérative quant aux comportements et laisse peu de place au choix et à la réflexion ».

Voilà qui ouvre un débat dans la communauté des analystes. En effet, pour certains, la structure du sujet de l'inconscient – déterminée par l'ordre du langage – est toujours fondamentalement la même. Les évolutions de la société ne changent pas cette structure, même si elles la sollicitent de manières nouvelles ou plus pressantes. D'autres praticiens adoptent un point de vue tout à fait différent et estiment que nous assistons, à la mesure des changements opérés dans le lien social, à la naissance d'une « nouvelle économie psychique⁷ » qui entraîne l'émergence d'un « néo-sujet ». Melman désigne cette nouvelle économie comme « la façon de penser et de jouir aujourd'hui ». Il ne s'agit pas seulement des processus grâce auxquels le sujet « fait avec » les contraintes de l'environnement – modalités d'adaptation propres à tout organisme vivant –, mais cette évolution implique la mise en cause des processus psychiques jugés depuis Freud, et pour une part par les anthropologues, comme spécifiquement humains et fondements radicaux de la culture. C'est ce que le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun nomme « l'humus humain » – titre d'une collection aux

⁷ Charles MELMAN, *La nouvelle économie psychique, la façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Érès, 2009

éditions Érès – en référence à *La note italienne* de Jacques Lacan (1973) où ceci se trouve énoncé :

« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre ».

Nous proposons dans ces pages d'examiner :

- quelques éléments constitutifs de cet « humus humain »,
- les observations qui peuvent être retenues comme symptômes de l'altération de celui-ci,
- certains arguments qui viennent à l'appui de la thèse de la « nouvelle économie psychique » ou la contredisent.

La question de l'humus humain

Qu'implique donc en la matière la proposition de Lacan évoquée plus haut ?

En premier lieu, elle nécessite de supposer le « savoir de l'inconscient⁸ ». Sans cette référence, notre propos perd son sens. L'économie psychique – nouvelle ou pas – concerne des processus inconscients, tels que Freud en a décrit l'existence dès les débuts de son œuvre. Il existe chez l'homme un savoir – c'est-à-dire un ensemble de représentations organisées selon des lois, comme celles que le rêve, l'acte manqué ou le symptôme permettent de mettre en évidence – qui est soustrait à sa conscience, mais n'en déter-

⁸ Nous nous situons d'emblée dans une perspective différente des psychologies cognitives ou comportementales pour lesquelles le savoir de l'inconscient n'existe pas dans la mesure où l'inconscient lui-même n'existe pas. Elles en font soit une lacune dans la conscience qui peut être comblée par une « pédagogie » sous la forme d'une influence exercée par le Moi tout puissant d'un thérapeute, soit une carence du registre de l'adaptation réflexive que nous partageons avec les formes les plus élémentaires de la matière vivante.

mine pas moins la façon de penser et d'agir dans la réalité pour atteindre – de manière plus ou moins complexe et indécise – à la satisfaction de son désir.

Ce savoir est pérennisé d'une génération à l'autre. Notons qu'il ne s'agit pas d'une transmission « naturelle ». Comme en témoigne chez l'humain ce qui différencie la notion de « pulsion » de la référence naturaliste d'instinct. Cela ne répond pas d'une hérédité générique, mais concerne chaque sujet au « un par un ».

Enfin, Lacan attire notre attention sur la dimension de l'invention. Puisqu'il ne s'agit pas de « nature » donc pas de fixité⁹. On entend que de générations en générations il y a du neuf dans ce qui est transmis comme dans le mode de transmission. Comment pérenniser et aussi inventer ?

Reste à définir plus précisément la nature de cet « humus humain » que la nouvelle économie psychique mettrait en danger de ne pouvoir se constituer ou être transmis. Si l'on se souvient que Lacan désignait l'homme sous le vocable de « parlêtre », on peut envisager quelques traits caractéristiques pour définir la spécificité de l'humain qu'ici nous voulons considérer. L'être humain est un être parlant, et il est le seul être vivant aux prises avec cette capacité. C'est donc à partir de cette interrogation : qu'est-ce qu'implique le fait de parler que nous pouvons avancer dans la définition de la spécificité humaine ?

L'être parlant

Il est de bon ton aujourd'hui de mettre en cause l'importance de l'exclusivité de la capacité de parler qui est l'apanage de l'homme.

⁹ Certes la nature n'est pas sans changements, comme l'a montré Darwin. Mais cette évolution se produit selon une temporalité telle que les transformations physiques et comportementales qu'elle conditionne ne concernent pas une supposée évolution naturelle de l'homo sapiens observable dans le court laps de temps de quelques dix-mille ans qui nous séparent si faiblement des manifestations culturelles du dernier néolithique dont nous sommes héritiers.

Il est dit que la « communication » est généralisée, puisque les cellules de l'organisme en sont capables¹⁰. En effet, toutes sortes d'être vivants communiquent si l'on entend par là qu'ils entretiennent des relations avec leur environnement et avec leurs pairs ou leurs proies. C'est la condition de leur survie.

Cependant, nous savons que le langage humain ne sert pas qu'à communiquer. Bien loin de là. Il faut évoquer quelques effets majeurs de cette particularité¹¹.

Parler, c'est affronter une double distance dans l'espace et le temps, c'est se soumettre à une perte, affronter un vide. En cela, le langage se distingue de la désignation des choses. L'enfant qui dit « chat » en voyant un chat n'utilise pas encore de toutes les capacités du langage humain tout en s'y trouvant déjà en position de sujet de l'interlocution. C'est lorsqu'il évoquera un chat absent en s'adressant à autrui qu'il usera du langage dans toute l'acception que nous pouvons donner à ce terme.

En effet, par le langage, le sujet humain se décolle de l'objet, il le représente par un mot qui n'est pas la chose. De plus, l'objet a été là ou sera là. L'énonciation n'est pas la désignation. C'est donc la dimension du temps qui est introduite dans l'évocation ou l'anticipation. Freud avait signalé que l'enfant pouvait en quelque sorte penser¹² sa mère à la condition qu'elle soit absente. On voit donc

¹⁰ Ces prises de position sont caractéristiques d'une idéologie « scientiste » dont la promotion contemporaine correspond aux exigences d'un mode de lien social qui articule le discours de la science et celui du capitalisme et tend à devenir hégémonique.

¹¹ Bien entendu, les personnes sourdes et ou muettes pour des raisons physiologiques ont la capacité linguistique et sont dans l'ordre du langage, même si leurs moyens de communications sont altérés du fait de leur handicap sensoriel. Une suppléance adaptée leur permet de le manifester.

¹² Prototypique de l'activité mentale dont on sait qu'elle peut être altérée si la « mère » n'est jamais « absente ». Entendons ici qu'il ne s'agit pas seulement de la *maman* non plus qu'une comptabilité *horlogère*. La relation humaine n'est pas seulement une prestation de service quantifiable, mais un mode de présence qualifiée par le désir inconscient qui la détermine et l'anime.

que l'activité psychique est liée à l'absence et à la distance. L'échange langagier doit encore être considéré d'un autre point de vue qui, pour la psychanalyse, apparaît le plus important. Parler de quoi que ce soit suppose une adresse pour recevoir une réponse. C'est à quelqu'un que l'enfant parle et réalise ainsi ce que Lacan dans les années 1950 désignait assez souvent, sous différents termes, comme le pacte de parole.

Si je prends la parole, c'est pour être entendu. Il est d'observation courante que le très jeune enfant, quelle que soit sa maladresse dans l'usage du lexique et de la syntaxe, dès lors qu'il en possède quelques rudiments, n'a de cesse d'interpeler ses parents. Quand bien même le degré informatif du message est absent ou impénétrable, l'adulte se doit de faire entendre qu'il a... entendu. La position des interlocuteurs prime sur la qualité du message. En parlant de quelque chose à quelqu'un, je le reconnais et le contraîns à me reconnaître.

Cette reconnaissance porte sur le sujet de l'énonciation et non pas seulement sur ce qui est énoncé. À ce titre, on peut donc dire que l'enfant est inscrit dans le langage bien avant qu'il n'en possède les compétences instrumentales et que c'est cette inscription – qu'on va nommer ici symbolique – qui lui en permet ultérieurement l'acquisition puis l'usage.

Mais qui est ainsi reconnu ? Dans l'ordre symbolique n'existent que des signifiants marqués par la négativité, c'est-à-dire qu'un signifiant ne prend son sens qu'en se différenciant de tous les autres. On peut donc affirmer que ce n'est jamais quelque « Être » qui est reconnu, mais une représentation qui vient à sa place (le symbole) et en une place (dite symbolique).

Il faut en effet noter ici que la dimension symbolique caractéristique du langage est repérable aussi dans l'organisation du système différentiel de l'alliance et de la filiation qui permet la subversion de la reproduction naturelle – qui n'existe jamais chez

l'être parlant¹³. L'anthropologue Lévi-Strauss a mis en évidence, analogiquement avec les travaux de linguistes comme Ferdinand de Saussure et Roman Jakobson notamment, qu'il existe des « structures élémentaires de la parenté¹⁴ ». Les mots qui désignent le père, la mère, les sœurs, les frères, les oncles, les neveux... n'ont pas de répondants « naturels¹⁵ ». Tel individu est dénoté par la nomination d'une place qu'il doit tenir à l'exception de toute autre quand il est question d'alliance et de filiation dans son groupe et au regard des autres groupes. Il existe en quelque sorte un langage de la structure du groupe comprenant le lexique des nominations et la grammaire des relations permises ou interdites entre les personnes selon la nomination qui les désigne. L'expression sociale de cette structure fondamentale est manifestée par les lois universelles de la prohibition de l'inceste et de l'obligation d'exogamie qui ont, selon les cultures, des objets différents.

Le sujet advient sur fond d'absence de l'objet et par l'énonciation qu'il soutient avec les mots de l'Autre. En effet, c'est de l'Autre qu'il tient le langage par quoi il énonce sa parole dans une structure de relations régies par des lois – ce qu'on nomme dans notre société « famille » – et plus largement culture ou civilisation. Mais alors, comment le singulier d'un sujet peut-il se construire à partir

¹³ En ce sens, arguer d'une référence à la nature pour légiférer sur les lois de la procréation ou la contraception n'a aucun sens. Pas plus d'ailleurs que dans d'autres secteurs. Cependant, le terme est utilisé de manière traditionnelle pour désigner ce qui paraît impliquer une caractéristique humaine essentielle. Par exemple, les « Droits de l'Homme » sont supposés exprimer ce qui ne peut être retiré à un homme sans lui retirer son humanité « naturelle ». Mais cela est bien évidemment déterminé par la seule culture.

¹⁴ Claude LÉVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la parenté* (1948), voir aussi *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958 ; rééd. Pocket, 1997.

¹⁵ On a beaucoup discuté pour savoir si dans certaines civilisations – *primitives* comme il se doit ! – le fait de la copulation comme cause de procréation d'un enfant était ignoré – au sens de la biologie – par les géniteurs. Or, nul n'ignore que la procréation résulte du commerce sexuel. Mais cela ne suffit pas à définir la paternité. Certaines sociétés désignent spécifiquement comme n'étant pas le « père » celui qui a copulé avec la mère.

d'un commun qui lui vient entièrement de l'Autre ? On peut redouter qu'existe une sorte de contrainte symbolique si forte qu'elle ne laisse aucune possibilité de liberté au sujet humain. Lacan formule, à ce propos, le constat suivant :

« Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer « par l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, – sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.¹⁶ »

L'observation clinique montre en effet que certains sujets sont accablés par une sorte de « prédestination ». Leur vie déroule un programme écrit bien avant eux et, quand bien même ils protestent et souffrent, ils ne peuvent se soustraire à l'emprise des symboles qui les ont précédés. Ils sont, comme la Phèdre de Racine « fille de Minos et de Pasiphaé », dans l'obligation d'accomplir les fautes et les actes tragiques qu'ils redoutent mais ne peuvent éviter. Est-il possible d'espérer, pour le *Parlêtre*, d'aller au-delà du propos de Roland Barthes : « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire.¹⁷ »

L'hypothèse de la psychanalyse est, tout au contraire, qu'il existe pour un sujet une autre voie que celle de la soumission à un des-

¹⁶ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage » in *Écrits*, op. cit., 1966, p. 279

¹⁷ *Leçon inaugurale au Collège de France*, 1977

tin déjà écrit. Mais comment articuler rationnellement l'ordre pressant de la structure symbolique – dont on ne saurait nier l'existence – avec la possibilité de liberté ? En somme comment une histoire singulière peut-elle subvertir un destin ?

Le désir et la jouissance

L'histoire singulière est celle que permet le désir du sujet. Certes, le réseau du langage est serré, mais il n'est pas plein. Le sens est en quelque sorte produit par soustraction dans la confrontation des signifiants. Nous pouvons en prendre la mesure en différentes occurrences.

Par exemple, si nous consultons dans un dictionnaire une liste de synonymes, il nous apparaît que « ça ne colle pas ». Il n'y a pas de synonymie absolue possible et l'on peut même constater que, faute de contexte, certains synonymes peuvent parfois être des antonymes. Plus évidemment, ce sont les opérations langagières que la poésie ou la rhétorique utilisent depuis des siècles, telles la métaphore et la métonymie, qui manifestent que le sens est d'autant plus accru qu'il est soustrait à la référence concrète aux objets désignés. Dire une chose pour une autre (métaphore) ou la partie pour le tout (métonymie), c'est subvertir l'ordre de la communication informative.

C'est là que nous pouvons saisir ce qui permet l'émergence d'un sujet singulier bien que pris dans le langage commun. Dans la mesure où le savoir – du type : un chat est un chat – est en quelque sorte troué par le dispositif rhétorique, le sujet peut trouver dans le vide ainsi supporté par la structure, l'espace de son émergence. Cela conduit ainsi à nous éloigner d'une compréhension du sujet humain sur le modèle positif de l'individu biologique.

Lacan a proposé un aphorisme devenu célèbre : « un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant¹⁸ ». Il y a donc un vide pour dire l'Être du sujet. Cet Être disparaît au moment où ce qui le représente est énoncé. Mais cette opération logique marque aussi le sujet d'une division interne – qui ne doit rien à l'intervention d'un tiers si ce n'est le « grand Autre du langage ». Quels que soient les signifiants dont usera le sujet pour se dire, il n'y parviendra pas *totale*ment. Cependant, ce manque, ce défaut, c'est ce qui fait que toute l'histoire du sujet va consister à désirer, sans jamais l'atteindre, ce qui pourrait suturer ce vide et cette division.

Dure condition ! À tel point que, toutes sortes de solutions ont été proposées dans le cours de l'histoire pour éviter que l'homme ne s'y confronte trop rigoureusement. Les religions ont assimilé la faille logique du symbolique à la faute du péché en promettant la rédemption, les philosophes en appellent encore – avec une belle obstination que l'expérience des faits ne dément pas – à la raison qu'ils jugent exclusive et toute puissante. Évidemment, dans ces deux perspectives, l'existence de l'inconscient n'est pas envisageable. Depuis assez peu de temps – au regard de la pérennité des deux précédentes tentatives –, la référence à la science permet à certains de promettre que le désir est une expression du besoin et qu'il peut être satisfait par la consommation d'objets *ad hoc*.

¹⁸ Jacques LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir » in *Écrits, op. cit.*, p. 819.

Religions, philosophie et discours de la science¹⁹ poursuivent un but commun quoique avec des méthodes différentes. Il s'agit de pouvoir se débarrasser de la question de « l'humus humain ». C'est-à-dire de la faille, du manque, qui permettent que le désir advienne pour chaque sujet sans qu'il puisse être dénié ou assouvi de manière illusoire. C'est par le recours à la jouissance – qu'elle soit pour les religions celle de l'illusion, pour la philosophie celle de la rumination du moi raisonneur et, pour le discours de la science, celle d'un savoir supposé sans limite – que les sociétés prétendent estomper le vide qui est aussi la condition structurelle de leur existence.

Toutefois, ces institutions de la civilisation ne manquent pas, tout en cherchant à voiler le vide, de le mettre en évidence puisque toutes les jouissances proposées sont marquées du sceau de l'échec. Le Royaume n'est pas de ce monde, il n'est nulle philosophie qui ne trouve sa contestation et le discours de la science ne tient pas ses promesses. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud notait que la science qui éloigne l'ami par le paquebot ou le train fournit le téléphone pour lui parler, sans pour autant le rendre *présent*. Quelque chose vient toujours à manquer qui ne peut être comblé par l'usage de l'objet. C'est par ces béances que le désir survient, inexorablement, pour en quelque sorte s'opposer à la jouissance.

¹⁹ Le « discours de la science » doit être distingué de la science. Celle-ci se soumet à des règles logiques et à l'épreuve de l'expérience « cruciale » qui valide ou invalide une hypothèse. Surtout, la science se soucie de définir son champ d'application et de qualifier – en les déconstruisant – les faits qu'elle prend pour objet d'étude. Le « discours de la science » imite la démarche scientifique en appliquant un formalisme de type expérimental sur des objets qui n'existent pas puisqu'ils ne sont pas ou ne peuvent pas être déconstruits. C'est par ce genre de procédés qu'on voit la coïncidence promue en corrélation puis sacrée comme « cause »... Pratique courante pour découvrir, par exemple, *la cause* de l'autisme ou de l'obésité, *découvertes* qui nourrissent la médiasphère et aussi, hélas, certaines publications professionnelles.

Il est aisé de voir que la tension désirante subvertit l'ordre naturel et Freud, après avoir conçu une théorie psychologique fondée sur le « principe de plaisir » – essentiellement modélisé sur la satisfaction sexuelle et certaines sublimations –, a dû constater que dans la vie des hommes un « au-delà du principe de plaisir » ne manque d'être si puissant qu'il le concurrence. Lacan désignera du nom de jouissance ce qui tient à l'au-delà du principe de plaisir.

Cette jouissance se repère cliniquement dans la répétition du souvenir traumatique, dans les névroses d'échec ou de destinée – tout faire, inconsciemment, pour échouer, être victime et... recommencer –, c'est aussi la jouissance qui conduit un sujet à « préférer un malheur certain à un bonheur inattendu », selon l'observation de Freud assez surpris d'un tel fait.

La jouissance est fermeture, clôture, contrainte. Les écrits sadiens en donnent une illustration vertigineuse et quelque peu nau-séuse. Le mythe de Narcisse se perdant dans l'amour de sa propre image peut en donner une représentation. On peut aussi considérer sous cet angle les addictions dans lesquelles un « flash » est espéré par accès à un produit, tandis que les relations à autrui sont réduites à un court-circuit : obtenir de l'argent pour obtenir du produit et accéder à la jouissance. Ceci sans trêve.

Lacan soutient que « toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance²⁰ ». Assurer la permanence du désir par une « soustraction » de jouissance est la tâche « humanisante » – pour reprendre une expression favorite de Françoise Dolto – qui incombe à toute civilisation pour permettre que « l'humus humain » soit accessible à chaque sujet et transmis de générations en générations. On voit que c'est une affaire de Loi et de Dette.

²⁰ Jacques LACAN, « Allocutions sur les psychoses de l'enfant », in *Autres Écrits*, Le Seuil, 2001, p. 364.

On peut rappeler, en illustration, le cas célèbre dit de « L'homme aux rats ». Freud décrit comment son patient, faute de n'avoir pu abandonner une part de jouissance suffisante – en restant « fixé » à des objets d'amour marqués du sceau de l'interdit –, se trouve incapable de supporter la dette symbolique héritée du père et d'accéder lui-même à la paternité. Ainsi « l'humus humain » ne peut être transmis. La souffrance individuelle se double d'une défaillance au regard de la dette sociale.

Individu ou sujet ?

La notion d'individu renvoie à une dimension naturelle – unité biologique indivisible orientée par sa permanence – et aussi à une position sociale. L'individu est celui qui appartient à une collection de semblables où il peut être compté dans la mesure où il est porteur de certaines caractéristiques. L'élaboration, à l'époque des Lumières, de la notion de « citoyen » porteur de droits a voulu articuler le fond biologique individuel, exprimé comme la tendance à persister dans l'être aux dépens des intérêts de tout autre, et la condition d'appartenance à une collectivité organisée par la raison qui limite l'exercice inconditionnel de ces droits.

Le sujet, du point de vue de la psychanalyse est déterminé par l'effet du langage sur l'homme. Cela concerne aussi bien « l'individu » que le « citoyen » dans la mesure où le langage impose à la plénitude de la jouissance des corps et des biens, comme à la perfection des institutions sociales, les limites d'un manque foncier qui ne doit rien aux circonstances. Mais, le « sujet » ne trouve cependant à s'exprimer, à se manifester que par les médiations de son corps et de son inscription dans des organisations sociales. La psychanalyste Colette Soler propose d'envisager la question de la manière suivante :

« l'homme au sens générique, celui dont on parle quand on dit “tout homme”, a deux conditions, hors ce qui lui vient du réel, du vivant : une condition qui tient au fait

d'être parlant, et une condition dite de "discours" – Freud disait de civilisation –, c'est-à-dire d'ordonnement des liens sociaux dans une culture donnée. La première condition est par définition transhistorique, la seconde, sujette aux fluctuations d'époque²¹. »

La question de l'existence d'une « nouvelle économie psychique » peut alors être envisagée comme celle des possibilités – ou impossibilités – nouvelles de concevoir les rapports de l'individu et du sujet. Pour le dire autrement : les « fluctuations d'époque » prennent-elles le pas sur ce qui est dû à la condition « d'être parlant » ?

Jean-Pierre Lebrun, dans le même horizon, propose un schéma qui nous aide à représenter une série de conditions nécessaires à l'émergence du sujet singulier à partir d'une structure universelle. En nous en inspirant de son approche on peut dessiner une sorte de stratification des conditions nécessaires et suffisantes pour la transmission de l'humus humain telle que l'homme – comme sujet et comme individu – puisse continuer d'être, selon le mot de Denis Vasse, si judicieusement retenu pour son livre éponyme, *Un parmi d'autres*²².

Un premier niveau de ces conditions est constitué par des lois qui ne peuvent être enfreintes et ont valeur universelle permanente. Ce sont les lois proprement structurelles qui, en congruence avec celles du langage, assurent la soustraction de jouissance primordiale même si leur expression utilise des objets variables. Par exemple : la prohibition de l'inceste est universelle, mais ne concerne pas les mêmes individus suivant les sociétés. Mais aucune société ne peut exister sans imposer de limites aux conditions d'alliance et de génération.

²¹ Colette SOLER, « Le Saint et le Capitalisme », *Champ lacanien*, 2004, p. 93.

²² Denis VASSE, *Un parmi d'autres*, Seuil, Paris, 1978.

Un deuxième niveau concerne les « fluctuations d'époque » qui modulent les objets et les modes d'application des lois fondamentales. Elles sont énoncées – plus ou moins explicitement – comme règles et normes d'une société donnée, transmises par la famille et les premiers autres et sont accompagnées d'investissements affectifs puissants qui peuvent prendre dans l'histoire des formes diverses. Par exemple, les variations de l'autorité légitime : de celle du *pater familias* romain à l'autorité parentale paritaire contemporaine.

Le troisième niveau est celui qui apparaît le plus immédiat à l'expérience du sujet-individu-citoyen. C'est la façon dont il éprouve ce qu'il appelle ses besoins, son désir et ses droits. Plus ou moins conformes aux normes sociales et aux identifications familiales au plan conscient, ces aspirations sont aussi déterminées par un « discours » inconscient dont l'importance est souvent ignorée.

On voit se dessiner en quelque sorte l'existence d'un « noyau anthropologique dur » transmis par des moyens conjoncturels – propres à des époques, à des moments de l'histoire. La dernière strate renvoie à ce que Lacan appelait la « tuché », c'est-à-dire l'histoire des « rencontres » bonnes ou mauvaises du sujet avec le réel, sa propre image et ses « autres ».

On peut tenter une illustration plus prosaïque avec un brin d'humour :

5 – Désir de voyager, choix de la destination et accidents de parcours
4 – Apprentissage de la conduite et du code la route
3 – Invention du moteur à explosion et de l'automobile
2 – Physique et chimie
1 – Les lois de la matière : microphysique et gravitation

Ce schéma permet d'attirer l'attention sur un point. La « psychologie » du sujet à l'étape du voyage se caractérise par l'ignorance ou l'oubli, plus ou moins partiels, des déterminants de sa condition et de ses choix. Il lui paraît qu'il est là où il voulait en venir de son propre chef ou qu'il s'en trouve empêché par des obstacles tangibles qui ont interféré avec son projet. Tout au plus, sera-t-il porté à se plaindre de certains aspects de son éducation ou des contraintes techniques imposées par la nature des choses. Évoquer l'existence même de contraintes plus fondamentales lui apparaît comme trop étranger à son expérience pour que son attention s'y porte, tout au moins spontanément. Il est même le plus souvent enclin à en dénier l'existence. « Quelle importance pour mon parcours ? » semble être la question.

En somme, le sujet adopte à l'égard de ce qui le conditionne, un type de méconnaissance que Lacan avait ainsi décrit : « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend²³ ». Le sujet – contemporain ou pas – a toujours maille à partir avec la morsure du langage. Ainsi, il espère pouvoir oublier qu'il est sujet du langage en portant son attention sur ce qui est dit – ce qu'on appelle l'information – et sur l'absence d'ambiguïté dans les manipulations des messages sans influence supposée de l'inconscient – ce qu'on appelle la communication.

L'humus humain en danger ?

Des auteurs, tels Charles Melman ou Jean-Pierre Lebrun, formulent une hypothèse radicale : le sujet de la modernité – à moins qu'il ne s'agisse de l'individu – est aux prises avec une crise de la légitimité qui affecte l'énonciation, voire l'existence, des lois fondamentales ou rend celles-ci inopérantes. Notre époque est marquée à cet égard par un manque de repères – les énoncés – et de références – l'existence d'un énonciateur indiscutable.

²³ Jacques LACAN, « L'Étourdit » in *Scilicet*, 1973, n° 4, p. 5-52.

L'hétéronomie fondatrice des sociétés anciennes a disparu avec la mort de Dieu au principe du politique²⁴ et l'avènement de la démocratie. La légitimité démocratique doit maintenant se fonder dans les termes mêmes qui servent à l'énoncer. De ce fait, l'homme moderne doit affronter ce que les logiciens ont, après Bertrand Russell et Kurt Gödel, mis en évidence comme le problème de la différence entre un système consistant – c'est-à-dire ne comportant pas de contradiction logique interne – s'il est incomplet et un système inconsistant s'il est complet. En somme, l'autoréférence caractéristique de la démocratie est incapable de garantir la consistance d'une proposition qui ne peut l'être qu'en excluant un élément au moins du système.

Lorsque Épiménide, qui est crétois, dit que tous les Crétois sont menteurs, nous sommes *a priori* dans un cas d'inconsistance. Pour que sa proposition ne soit pas logiquement contradictoire, Épiménide doit être hors jeu. Il faut donc créer une place vide pour que l'assertion soit valide en tant qu'énonciation et digne d'intérêt. Cela ne signifie pas qu'elle soit factuellement exacte, ce qui ne peut se vérifier qu'en trouvant un Crétois qui ne ment pas. La validité logique n'implique pas la vérité pratique. Les deux ordres de rationalité sont incommensurables.

Les sociétés occidentales ont connu une longue période durant laquelle la place vide d'où consiste la logique du système définissant les statuts et les rôles des individus était garantie et représentée de manière pérenne. L'hétéronomie, situait la source de la loi hors

²⁴ La « sortie de la religion » qu'évoque le philosophe Marcel Gauchet ne concerne pas la foi des personnes, mais le rôle de la référence religieuse comme fondatrice d'un ordre social. À ses yeux, c'est le christianisme qui a initié ce mouvement dans la mesure où il en appelle à l'émergence du sujet dans l'acte de foi, indépendamment de l'appartenance à un peuple, un état ou une condition. Paul de Tarse dit – Épître aux Galates 3, 28 – qu'après le Christ, *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme*. Qu'il en résulte une Église qui acte sans trêve et non sans violence le contraire durant des siècles est une autre histoire...

du monde de l'expérience humaine, précisément dans un au-delà divin, étranger à toute contingence, invariable et éternel. Cette garantie absolue, mais irréprésentable, devait cependant être rendue tangible de quelque façon. C'est le monarque, oint du Seigneur, qui occupait la place vide. Il représentait Dieu et détenait de ce fait la légitimité pour fonder l'ordre social et le garantir.

À l'époque des Lumières, ce système fictionnel – mais jugé jusque-là « naturel » – a été contesté de façon de plus en plus systématique par les philosophes affirmant que les hommes pouvaient se donner à eux-mêmes – de manière autonome – les lois nécessaires à leur gouvernement. Dans cette perspective, aucune place d'exception ne peut être *a priori* admise au principe « du contrat social ».

Il ne faut toutefois pas se méprendre : le gouvernement républicain souhaité par les philosophes des Lumières n'était pas démocratique au sens où nous usons de ce terme aujourd'hui. Les places d'autorité devaient être justifiées par le mérite – « la Vertu » dont se réclamera de façon si tranchante un Robespierre –, par la sagesse du philosophe ou la science du savant. Ce qui est récusé c'est l'origine « naturelle » et surtout « surnaturelle » de l'instance fondatrice de l'autorité légitime. Potentiellement, tout homme vertueux ou sage peut détenir une autorité qui lui est accordée par le suffrage d'autres hommes vertueux ou sages²⁵.

Le détenteur de l'exception fondatrice se trouve cependant fragilisé du fait qu'il peut manquer de sagesse et de vertu, soit qu'il ait menti, soit qu'il devienne inapte à sa tâche. Il doit alors être destitué de ses pouvoirs au nom de la raison et du bien public pour laisser le pouvoir à un plus sage et plus compétent. Cette fragilité affecte aussi la place qu'il occupe. « Pourquoi – demande Jean-

²⁵ C'est ce que traduit la volonté d'exclure les femmes du suffrage et de réserver la participation à celui-ci, par le vote censitaire, aux propriétaires assez riches. Leur fortune témoigne et de leur vertu et de leur sagesse.

Pierre Lebrun – la place de l’exception survivrait-elle à la mort de Dieu ? Au nom de quoi ? Comment justifier qu’une fois démasquée *l’exception des exceptions*, la place de l’exception puisse encore garder sa pertinence ? ²⁶ »

La tâche moderne, et maintenant « post-moderne », sera donc de réinventer les conditions de légitimité de ceux qui ont à assurer l’exception. Non plus en tant que personnes, mais en assumant une fonction garantissant une place vide. Place qui s’éprouve dans la structure du langage comme dans toute organisation sociale. Pour que le système soit consistant, il faut qu’il soit incomplet. À moins que nous ne tendions – volontairement ou par nécessité – vers une organisation sociale fondée par « un symbolique qui occulte sa dimension de symbolique²⁷ ».

L’idéologie aujourd’hui dominante du primat de la communication et de l’échange généralisé sans manque ni défaut pour gérer les relations interpersonnelles aussi bien que commerciales représente assez bien cette réduction du symbolique par le rejet du vide qui en assure la consistance. « À la place des montages symboliques, communication, gestion, judiciarisation font office de régulation fonctionnelle²⁸ ». Dans ce sens on comprend la nécessité de l’évaluation permanente des relations qui doivent toujours être dispensatrices de satisfactions, dans lesquelles rien ne vient à manquer pour personne. C’est ce qu’on appelle des prestations de service. Il est cependant aisé de constater que la théorie de l’échange « gagnant-gagnant » n’a évidemment aucun sens. D’où peut provenir le gain si on échange des quantités – de biens, d’informations, de services – parfaitement égales ? Pourquoi y aurait-il même un échange ? On doit bien se résoudre à supposer que l’enjeu existe même s’il est ignoré. Lacan, sur le modèle de la

²⁶ Jean-Pierre LEBRUN, *La perversion ordinaire*, op.cit., p. 25.

²⁷ *Id.*, p. 36.

²⁸ Danièle EPSTEIN, *Économie marchande / Économie libidinale – Le casse du siècle*. p. 2. sur : www.cerclefreudien.org/wp-content/uploads/2012/11/76.pdf

« Plus-value » marxiste lui donne le nom de « Plus de jouir ». Supposer possible l'existence d'un échange sans pertes ni bénéfices pour les parties est le chemin intellectuel du retour du primat de la jouissance dans le lien social. C'est le pivot idéologique de l'économie néo-libérale.

Lacan a rapporté dans ses *Écrits* une fable dans laquelle nous trouvons exposée la nature de la jouissance présente *ab ovo* dans le vivant en tant que pure force²⁹ pour accroître sa puissance d'être :

« À casser l'œuf se fait l'Homme, mais aussi l'Hommelette. Supposons-la, large crêpe à se déplacer comme l'amibe, ultra-plate à passer sous les portes, omnisciente d'être menée par le pur instinct de la vie, immortelle d'être scissipare. Voilà quelque chose qu'il ne serait pas bon de sentir se couler sur votre visage, sans bruit pendant votre sommeil, pour le cacheter. Inutile d'ajouter que la lutte serait vite engagée contre un être aussi redoutable, mais qu'elle serait difficile. Car on peut supposer que l'absence d'appareil sensoriel chez l'Hommelette ne lui laissant pour se guider que le pur réel, elle en aurait avantage sur nous, Hommes, qui devons toujours nous fournir d'un homuncule dans notre tête, pour faire du même réel une réalité. »

C'est le désir, conditionné par la limite que Freud appelait « castration », qui suspend cette quête aveugle, incessante et mortelle dès lors qu'elle en arrive à détruire ce dont elle espère se nourrir. La jouissance a, dans son fond, quelque chose de cannibale. L'accès au désir s'accomplit au prix d'une perte initiale de complétude qui conduit à une économie du manque circulant entre les *homoncules* que nous sommes – notamment sous la forme de dette symbolique. Ce désir peu s'élever jusqu'à la pointe extrême qui consiste à faire don de ce dont on manque, ce qu'on appelle

²⁹ Jacques LACAN, « Position de l'inconscient au Colloque de Bonneval », in *Écrits*, op. cit.

amour. Certes, on aime pour rien, autant qu'il est souhaitable qu'on le soit pour la même raison.

On pourra assez aisément percevoir dans l'idéologie libérale marchande la mise à mal de cette dimension du manque au profit d'une recherche de complétude à toujours prendre sur l'Autre. Comme Joseph Schumpeter³⁰ – le théoricien de la destruction créatrice – les économistes de la pensée dominante adhèrent sans vergogne à la sagesse des nations qui prétend *qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs* !

Pur effet, en somme, *d'absence d'appareil sensoriel* chez l'économiste et le manager traitant le « réel », nulle image d'autrui dans la tête ne vient suspendre l'appétit de la jouissance escomptée. Plus de représentations des « autres » du chômage, de la précarité, de la misère et de la guerre.

Ces autres aux *visages cachetés*. Des invisibles : « Au cœur de la crise, [...], le SDF [qui] incarne cette faillite au carrefour du privé et du public. Le SDF figure emblématique et sacrificielle de l'homme-marchandise de nos sociétés avancées, le SDF, paradigme du corps et du symptôme dans notre culture de la consommation et du déchet : de la faillite du sujet au corps déchet ³¹ ».

La vitalité de la *large crêpe* amibienne immortelle qui glisse, s'insinue, s'infiltrer, insiste sans trêve et surprend chacun dans son sommeil, n'est-ce pas ce que le discours de la science – quand il se fait collaborateur servile du capitalisme – essaie de nommer de ma-

³⁰ Joseph SCHUMPETER (1883-1950). Économiste autrichien, auteur notamment de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, 1943, Paris, Payot, Traduction française 1951. On peut y lire, p.106 et 107 : « [le] processus de Destruction Créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter. »

³¹ Danièle EPSTEIN, *Économie marchande / Économie libidinale – le casse du siècle*, p. 1. sur : www.cerclefreudien.org/wp-content/uploads/2012/11/76.pdf

nière un peu adoucie : *loi du marché, mondialisation, consommation, croissance* ? L'inflexibilité du *pur instinct de la vie* qui engloutit indistinctement tout ce qu'il rencontre se manifeste comme une supposée loi de la nature dans l'invariabilité de son rapport au monde et à laquelle – sauf à être *malade* ou *inadapté* – tous doivent se soumettre.

L'obligation du possible : jouir

En ce sens, le capitalisme agit, poussé par l'injonction à jouir. Il ne calcule même plus comme la crise le montre. *A fortiori* cet automate de la prédation ne saurait penser et ne peut envisager la pensée, si ce n'est le « penser », que comme menace pour son élan. C'est cette forme d'ignorance déterminée et têtue qui légitime les experts, les évaluateurs et les gestionnaires. Autorités autoproclamées qui viennent *sans bruit pendant votre sommeil* clore les bouches d'où sortiraient des paroles, momifier des visages d'où des yeux regarderaient, étouffer des souffles inouïs. Reste à se demander comme le fait Jacques Généreux dans *La Dissociété* ³² pourquoi nous nous accommodons d'une telle violence, cédon au sommeil et renonçons à la lutte. On voit bien qu'il ne s'agit pas d'une affaire d'intérêts ou même d'une erreur du raisonnement, mais que la jouissance séduit.

Le désir n'est pas l'appétit de la satisfaction affirmait Lacan³³. La résistance à l'ordre libéral généralisé de l'impératif de jouissance ne peut être que désirante : désir de désirer. C'est pourquoi il est si nécessaire de ne pas céder sur son désir.

« Ce que j'appelle céder sur son désir s'accompagne toujours dans la destinée du sujet – vous l'observerez dans chaque cas, notez-en la dimension – de quelque trahison. Ou le sujet trahit sa voie, se trahit lui-même, et c'est sen-

³² *La Dissociété*, éd. Le Seuil, Paris, octobre 2006, Nouvelle éd. revue et augmentée, Points-Seuil, 2008.

³³ Jacques LACAN, *Écrits*, op. cit., p. 691.

sible pour lui-même. Ou plus simplement, il tolère que quelqu'un avec qui il s'est plus ou moins voué à quelque chose ait trahi son attente, n'ait pas fait à son endroit ce que comportait le pacte – le pacte quel qu'il soit, faste ou néfaste, précaire, à courte vue, voire de révolte, voire de fuite, qu'importe.

Quelque chose se joue autour de la trahison, quand on la tolère, quand poussé par l'idée du bien – j'entends, du bien de celui qui a trahi à ce moment – on cède au point de rabattre ses propres prétentions, et de se dire – Eh bien puisque c'est comme ça, renonçons à notre perspective, ni l'un ni l'autre, mais sans doute pas moi, nous ne valons mieux, rentrons dans la voie ordinaire. Là, vous pouvez être sûr que se retrouve la structure qui s'appelle céder sur son désir.

Franchie cette limite où je vous ai lié en un même terme le mépris de l'autre et de soi-même, il n'y a pas de retour.³⁴ »

Au lieu de développer des efforts pour respecter ce qui est au fondement de l'ordre humain, à savoir une soustraction de jouissance, la société actuelle semble se diriger vers la recherche d'un surcroît de jouissance, l'absence de limite mise au « Plus de jouir », non seulement comme pratiques, mais comme principe. En fait, elle prétend qu'il serait possible de ne pas cesser de céder sur son désir. L'exercice des trois métiers « impossibles », selon Freud, en semble marqué. Gouverner, éduquer et soigner doivent aujourd'hui se confronter à des paradoxes inédits, tout au moins par la généralisation de leur ampleur.

« *Néo symptômes* », « *Néo sujets* » ?

Charles Melman a proposé que les manifestations de la nouvelle économie psychique révèlent l'existence d'un « néo sujet ». Moins radical à cet égard, Jean-Pierre Lebrun considère qu'il existe plu-

³⁴ Jacques LACAN. *Séminaire, livre VII : L'éthique de la psychanalyse*. Seuil, 1986.

tôt des formes cliniques nouvelles exprimant et cherchant à atténuer la souffrance du sujet de la modernité. On peut en voir les caractéristiques principales se manifester comme suit :

- le discrédit de l'action politique et le sentiment ressenti par les citoyens de la vanité morale et pratique des engagements de ceux qui réclament leurs suffrages,
- l'émergence d'un discours gestionnaire, emprunté à l'économie libérale marchande et de plus en plus violent, « gérant » l'école, l'hôpital, l'entreprise et aussi les sphères de la « civilité » ou de « l'urbanité »,
- une crise générale de l'autorité dans la famille et à l'école,
- l'incapacité à reconnaître des différences de compétences, de savoir, de statuts, le nivellement des élites par le « démocratisme »,
- le discrédit de toute forme de différences structurantes comme celle des sexes dans la mesure où toute différence est jugée comme une oppression,
- la difficulté pour le sujet de soutenir une parole singulière tant il est pris dans la recherche de sa reconnaissance dans la similitude,
- le traitement d'un sentiment généralisé de dépression par la consommation sans limite de biens constamment détruits. Ou l'épreuve de la rage de ne pouvoir – faute de moyens suffisants – s'inscrire dans le cycle de ce gâchis des objets.

Ces manifestations de difficultés subjectives ou collectives qui grèvent les liens sociaux et les rapports interpersonnels semblent s'amplifier, à tout le moins nous y sommes de plus en plus attentifs. Il convient pourtant de se poser au moins deux questions :

- s'agit-il de manifestations quasi universelles et réellement nouvelles qui affectent tous les sujets ou vont, bientôt, les affecter tous ?
- s'agit-il de réponses contraintes à la mesure des pressions sociales ou bien avons-nous affaire avec un changement irréversible de la « nature » humaine ?

Sur le premier point, la prudence semble de mise quand il s'agit de décréter « qu'avant c'était mieux ! » Ainsi à propos de chaque point symptomatique évoqué ci-dessus, on ne manquerait pas de trouver sans grande peine les plaintes affligées des déclinistes de diverses époques – Caton critiquait déjà la jeunesse de son temps. L'histoire nous permet de constater aussi les limites avérées des perfections supposées de ces époques dont certains promeuvent la nostalgie. Si l'on songe, par exemple, aux reproches adressés à l'école contemporaine, il y a lieu de considérer que si certaines situations scolaires sont devenues plus que difficiles à gérer – pour des raisons d'exclusion sociale –, nombre d'autres demeurent satisfaisantes au vu des résultats obtenus. Après tout, l'école idéalisée des années du « certif » ne conduisait, avant-guerre, tout au plus qu'un tiers de ses élèves à ce sésame et se révélait d'une férocité sélective bien oubliée. Plus de deux tiers d'élèves obtiennent aujourd'hui un bac, mais voilà que c'est trop !

La très honorable et probe Troisième République, colonialiste sans vergogne et par ailleurs grande fusilleuse de grévistes, a très légalement et très vertueusement déposé ses pouvoirs dans les mains de Pétain en juin 1940, bel effet du formalisme parlementaire et de la déférence à l'autorité du Chef. En matière d'art et de littérature, va-t-on regretter que les « faiseurs » et les « pompiers » aient dû céder la place à quelques iconoclastes irrespectueux des normes et des hiérarchies académiques ?

Sur le second point, doit-on considérer que la « nature » de l'humain serait aujourd'hui affectée à un point si fondamental que la possibilité même d'être *un parmi d'autres* serait menacée. Autre-

ment dit, faut-il redouter pour tous l'émergence de la psychose. Si, comme semblent le penser les plus inquiets des observateurs de l'émergence des « néo-sujets », la structure du langage humain est endommagée – au sens où Lacan parle de « forclusion » du Nom-du-Père – alors aucun sujet ne peut se tenir exempt du déclenchement psychotique. Rien d'observable ne vient confirmer cependant cette anticipation.

Il existe pourtant une altération patente des formes concrètes de l'exercice de la paternité du fait des maternités célibataires, des divorces, voire de la « féminisation » des rôles tenus par les « papas-poules ». Cela entraîne-t-il la ruine de la fonction paternelle ?

C'est là confondre la circonstance historique de la défaillance des images convenues de l'autorité paternelle³⁵ et la permanence structurelle d'une fonction symbolique qui consiste à brider la jouissance en articulant le désir à la loi. Lacan, dès 1960³⁶, se montre assuré de la distinction qu'il convient de faire entre les « variations d'époques » et la permanence de la loi de la structure. Selon lui, en agitant seulement « le guignol de la rivalité sexuelle », la psychanalyse en revient à la psychologie des émotions et ne sait pas soutenir la découverte freudienne qu'il caractérise par ces mots : « qu'est-ce qu'un père ? » – « C'est le père mort, répond Freud, mais personne ne l'entend ». Certes, un type de dramaturgie familiale a pu permettre de formaliser la question du père et

³⁵ Images qui ont joué un rôle de repères durablement investis. Sans doute utiles dans bien des cas, mais aussi virant à la caricature du « père humilié » ou du despote. La deuxième occurrence étant, au vrai, assez souvent moins néfaste pour l'enfant que la première. Mais enfin, combien d'enfants « sans père » sont devenus des adultes responsables et autonomes ? Ce ne fut certes pas le destin du *Président Schreber* – cas décrit par Freud – dont le père fut un peu trop présent !

³⁶ Jacques LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir » in *Écrits*, op. cit., notamment p. 812 et 813 dont nous extrayons les citations figurant dans ce paragraphe.

de sa mort³⁷, mais « l'Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans les formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie ». Une certaine forme de famille ne peut être tenue pour la seule possible et destinée à durer dans ses formes invariables. Ce qui est en cause, c'est la fonction d'une autorité qui énonce la Loi. Elle tient à la nature même du langage.

Cette autorité s'étaye sur des rôles sociaux, mais n'y trouve pas son origine, car « tout énoncé d'autorité n'a [dans l'ordre du langage] d'autre garantie que son énonciation même [dans la mesure où] il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur³⁸ (celui qui prétend ériger la Loi). »

Ainsi en appeler au Père – fort ou idéal, voire éternel – pour venir à la rescousse d'une civilisation qui en perdant cet amer irait inexorablement à l'égaré est une illusion. Au plan de la Loi elle-même : « la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe, par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'ex-

³⁷ Freud voyait dans la « mort » du père primitif la cause de la civilisation des « frères » partageant la même culpabilité et voyait dans le vœu de mort œdipien refoulé l'origine du Surmoi individuel.

³⁸ Sans doute peut-on entendre ici un écho des paroles christiques in Matthieu 23-9 : « Et n'appellez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux. » Manière assurée de le poser comme mort – c'est-à-dire pur signifiant – pour mieux garantir la pérennité de sa fonction.

clure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant³⁹. » Illusion redoublée au plan social dans la mesure où les « restaurations » des figures du Père sont promises aux démentis d'autant plus cin-glants qu'elles se revendiquent porteuses de forces ou de morales renouvelées.

Un nouveau travail de civilisation

Il est indéniable que, sans toucher au drame, le tableau de l'état de notre civilisation est assez sombre sur bien des points et que les remèdes n'apparaissent pas marqués du sceau de l'évidence. Dans la mesure où la restauration d'un ordre ancien est impossible, tout autant que non souhaitable, quelles sont les « manières nouvelles de penser et de jouir » qui pourraient être inventées aujourd'hui et vaudraient d'être transmises ?

Soutenir cette question c'est, d'une certaine manière, reprendre à notre charge celle de Freud quand il écrivait en 1929 *Le malaise dans la civilisation*. À ses yeux, il ne fallait pas trop attendre du *Kulturarbeit*, mais rien n'était à attendre hors de lui que le déchaînement de la pulsion de mort. On ne saurait dire que l'histoire l'ait démenti.

La psychanalyse peut contribuer à ce nouveau « travail de la civilisation », en aidant « à pouvoir lire ce qui nous arrive, préalable à toute tentative d'y faire face convenablement⁴⁰ ». Pour autant cela ne signifie pas qu'elle doive œuvrer à maintenir un ordre social qui ne trouve plus les ressorts de sa consistance et deviendrait dans sa persistance, tout au plus, une sorte de fétiche. C'est plutôt sur le versant de la proposition d'instruments critiques renouvelés que la psychanalyse peut se révéler fidèle à son objet.

³⁹ Jacques LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955-56), in *Écrits*, op. cit., p. 579.

⁴⁰ Jean-Pierre LEBRUN, *La perversion ordinaire...*, op. cit., p. 430.

À dire vrai, il nous paraît que le « néo sujet » de la « nouvelle économie psychique » n'est pas le nouveau venu que l'on peut croire. Son portrait pouvait être déjà dressé dès les années de l'immédiat après-guerre sous les traits, non pas de l'inadapté, du marginal, de l'homme sans repères ou seulement de l'original, mais dans les figures du *sur adapté*, fruit de la science éducative et politique, mesure et icône du renoncement à désirer comme à parler pour son propre compte.

« Le moi de l'homme moderne a pris sa forme [...] dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde.

Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

[...] Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme « normal » de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur. Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de sillons

discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que ladite culture produit par tête d'habitant [...]»⁴¹ »

L'homme oublieux de sa subjectivité et soucieux de l'inventaire innombrable de ses besoins renouvelés, cherchant à produire de quoi les satisfaire, sans cesse ni délai, dans les spirales de plus en plus étroites de la production et de la croissance : voilà sans doute le modèle accompli que promet notre époque.

Cette formidable réduction des aspirations du sujet à la seule satisfaction de ses besoins individuels présente un avantage : nul n'est plus en mesure d'imposer légitimement quelque forme d'idéal ou de croyance à autrui au nom d'une supposée « Vérité » ou de quelque « souverain Bien ». Rien ne vient plus justifier la dîme d'une *livre de chair*.

Cependant, et comment ne pas en être certain, il y a un prix à payer ! Si les raisons impersonnelles de mourir ont cessé d'être crédibles collectivement, où sont celles qui justifient la vie commune ? Comment le devoir vivre s'impose-t-il alors au sujet dans sa solitude nouvelle ?

Cet état n'est pas si contemporain, puisque Stéphane Mallarmé écrivait déjà en 1865 dans « Brise marine »⁴² :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Ce qui est nouveau et imputable à notre époque c'est la manière dont la société peut accueillir une telle plainte, qu'au fond elle ne

⁴¹ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage » (1953), in *Écrits*, op. cit., p 281-282.

⁴² Stéphane MALLARMÉ, *Poésies*, Nouvelle Revue française.

souhaite plus entendre. Imaginons une sorte de voyage dans le temps. Quelles seraient les réponses au poète ?

Le sexologue veillerait à ce que la chair ne soit *jamais* triste et le médecin proposerait ses antidépresseurs de dernière génération. Le commercial de la culture ne peinerait pas à prouver qu'il est *impossible* d'avoir lu tous les livres, d'ailleurs il peut proposer des nouveautés. Pour ce qui est de « fuir », l'écrivain serait plus avisé d'envisager auprès d'un *tour operator* le financement à tempérament d'une « aventure sauvage ». Enfin, un *psy*, ou mieux encore, un *coach*, seraient sans doute requis de réduire par quelque thérapie cognitive ou comportementale les tendances inappropriées de cet homme encore jeune, s'il se confirmait que :

Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Sans nul doute une telle détresse ne peut être ignorée et ses éventuelles conséquences pour autrui tenues pour nulles. Mais nous voyons qu'aujourd'hui les réponses ne concernent pas le *sujet*. Elles sont « modernes » de ce seul fait.

Si la Loi qui fonde « l'humus humain » vient à être menacée, c'est par un effet de trop plein et le déni de l'existence du manque qui est au principe même du langage humain. La loi de l'économie des objets est promue seule *ratio* du monde et de la pertinence des relations que les hommes établissent entre eux, objets mutuels de leurs muettes prestations de services.

La psychanalyse n'a pas à contribuer aux aménagements de cet ordre des pouvoirs et des savoirs en tempérant ses excès ou réparant ses dégâts. Elle ne saurait, non plus, préconiser le retour à

des temps meilleurs, ou à un paradis perdu. Sa tâche apparaît plus modeste et cependant peut-être plus radicale, tant dans les principes de son action que dans sa portée éthique. À quoi Lacan nous invitait de prêter attention il y a plus d'un demi-siècle :

[...] la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse.

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur [...] ⁴³

⁴³ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, op.cit., p. 247

Imprimé en mai 2014
sur les presses de

IDENTIC
35514 Cesson-Sévigné

Pour l'association
Des Sources et des Livres
2, rue de la Fontaine
44410 Assérac